U d'/of OTTAWA
39003002035854

11-11-1969

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pomesdaminteod00th

1811

Edition limitée à six cents exemplaires numérotés et tirés
sur papier vergé.

N° 368

*Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires de luxe, numérotés,
sur papier pur fil.*

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
*Copyright by Garnier frères. 1922.*

# POÈMES D'AMINTE

# OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

## ROMANS

L'Expatrié (Éditions de *La Sirène*).
Le Voyage de M. Renan (B. Grasset).
Le plus grand péché.

## DIVERS

Lettres du temps de la Fronde, de Gui Patin (Bossard).
La Jeunesse de Francion, de Charles Sorel (Bossard).
Les Visions de Guettin, traduit de Walafrid Strabus (*La Sirène*).
Le Jardinet, traduit de Walafrid Strabus (*La Sirène*).

ANDRÉ THÉRIVE

# POÈMES D'AMINTE

*ODES ET ÉLÉGIES*

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1922

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Ἀρχὴν μὲν μὴ φύναι ἐπιχθονίοισιν ἄριστον
Μηδ' εἰσιδεῖν αὐγὰς ὄξεος ἠελίου.
Φύντα δ' ὅπως τάχιστον πύλας Ἅιδαο περῆσαι
Καὶ κεῖσθαι πολλὴν γῆν ἐπαμησάμενον.

THÉOGNIS.

A
FRANÇOIS-PAUL
ALIBERT
CE
LIVRE
EST
DÉDIÉ

—

1912-1919

## I

Si j'ai prié le sort d'accorder la vieillesse
A ce corps fait de terre et soumis à sa loi,
Ce n'est point espérant qu'à la fin me délaissent
Les plaisirs qui du sol s'élèvent à ma voix.

Non, j'ai déjà quitté des yeux votre domaine
Et ma chair semble prête à l'immobilité,
Mais aujourd'hui mes mains garderaient souterraines
L'empreinte et le parfum de vos membres domptés.

L'ombre coule assez tôt des obscures collines
Pour que nous regrettions un destin mal rempli,
Mais qui la voit tomber sagement s'achemine
Aux sentiers indulgents du calme et de l'oubli.

Que d'entre ses vergers la terre ne m'exile
Sans porter aucun fruit et maudissant la faux,
Mais, contemplant le sol autour de moi stérile,
Que j'y trouve une couche à mon vaste repos ;

De peur que prévenu d'une mort importune,
Et contraint de céder à l'inerte sommeil,
Je ne montre à vos yeux ma haine et ma rancune
De vous laisser vivante et digne du soleil !

## II

Il en est qui disent sombres
Les instants sitôt vécus,
Comme si la mort et l'ombre
Prenaient ce qu'ils ne sont plus.

Bien plutôt, c'est la présente
Heure que le triste amour
Revêt de nuit ; mais la pente
De l'oubli brille au vrai jour.

Et par-delà la mémoire
De nos soucis trop humains
S'allume la pure gloire
Des regrets magiciens,

Tant que, si l'heure est en peine
De faire oublier le sort,
C'est le passé mon domaine
Où vit l'odeur de ton corps.

## III

Les oiseaux, rivaux des nuages
Passent moins promptement
Que ne change, lorsque tu mens,
Aminte, ton visage.

Il ne te faut des souvenirs
Insistants qui désolent,
Mais le vent aime tes paroles
Et sait où les cueillir.

Et lorsque tes lèvres frémissent,
T'écoute en souriant
Cette immuable nuit, nourrice
Des astres scintillants,

Pour ce qu'un jour plus immobile
Que le sol tu seras,
Et solitaire sous la ville
Où clairs chantent tes pas !

## IV

De ce qu'il ne possède point
Un cœur vil se lamente.
— Mais la joue à sa joue ardente
Et les souffles conjoints,

Mais les mains en qui défaillirent
Les forces de son corps,
Mais la lèvre où s'empreint encor
Sa bouche, son sourire,

Disent qu'elle n'est pas en vain,
Cette neuve amertume,
Quand notre cœur qu'elle consume
Des triomphes se plaint :

Seuls ils tracent la route horrible
Des voraces regrets,
Et c'est armé de sombres traits
Qu'un dieu nous prit pour cible.

De ces baisers, c'est au destin
Qu'il faudra rendre compte
Et déjà l'avenir s'affronte
Au présent incertain.

## V

Si l'automne soyeux surpasse le printemps
En noble solitude,
Il préside à l'hiver un dieu secret et rude
Qu'on révère pourtant.

Mais pour moi ce n'est point la nouveauté des neiges,
Son impayable don,
Ni ces vents échappés en barbare cortège
De leurs antres profonds ;

C'est dans les bois déserts, quand la glace inhumaine
Fend les rameaux osseux,
Ma tristesse attendant le retour, avec haine,
Des mois fallacieux.

Par un sort singulier les rigueurs sont mortelles
Non moins que les plaisirs,
Et les cœurs imprudents sont délaissés par elles
S'ils aiment de souffrir.

Mon esprit t'imagine et triste et sérieuse
Comme ces mois amers :
Mais tu ris appuyée à des rives heureuses
Où n'aborde l'hiver !

Et loin que nous puissions, condamnés à l'absence,
Unir nos deux regrets,
Un jour nous reprendrons de nos corps délivrés
L'impure obéissance.

## VI

Contre le bruit des vagues insolentes
Tu défendis sa voix,
Contre les cris que pousse dans les bois
L'automne ivre et sanglante.

Tu défendis aussi contre l'oubli
Les traits de son visage
Et tu fermas les yeux sur cette image
D'un amour qui pâlit.

Depuis elle est telle, sous ta paupière
Que tu la contemplas,
Brillante ainsi que les feuilles du lierre,
Douce, thym de l'Hybla,

Souple, le blé des plaines jaunissantes
Sous un souffle vainqueur,
Rapide enfin, la flèche menaçante
Sifflant jusqu'à ton cœur.

Car, même en l'oubliant, c'est ta blessure
Qui reste vive en toi ;
Plus que ses traits, c'est ta douleur impure,
Ton souriant effroi.

## VII

Si je prends vanité de mes bras qui vous pressent
Et de vos jeunes yeux indulgents à l'accueil,
Vous me serez toujours, Aminte, une tendresse
D'amertume touchée aussitôt que d'orgueil.

Certes ni, vous armant d'une fourbe maudite,
Vous n'avez renoncé la foi de vos serments
Ni vos regards trompeurs en changements n'imitent
L'ombre que jette au sol le nuage courant

Vous n'avez pas non plus la décence superbe
Qui fasse vos regrets quand vous serez des morts,
Et je pourrais lier une odorante gerbe
De tous les souvenirs que j'ai de votre corps :

Le jour vous a montrée aussi nue et plus claire
Sur un feuillage obscur que ne le sont les fruits
Et j'ai vu défaillant par moi cette lumière
Pâle qu'est votre chair au profond de la nuit.

Mais quoi ! je n'ai de vous que l'aisance mortelle
Où vous savez plier et votre âme et vos sens
Et vous défend de moi, mieux que des mains rebelles,
Ce rire qui poursuit vos baisers rougissants.

Comme une onde où l'on boit, mais qui garde en murmure
L'offensante gaîté de son cours insaisi,
Aminte, vous passez en mes bras toujours pure
Puisque nulle douleur n'a votre cœur choisi.

Heureuse si le jour ne survient où se brise
Le bandeau de l'Amour par lui-même insulté !
Alors je vous tiendrai misérable et soumise,
Victime qui serez ma tardive fierté !

## VIII

Vois, simulant la discorde
De l'univers trop vivant,
Les rameaux, comme ils se tordent
Sous les étreintes du vent.

L'amour ainsi que la haine
Parmi les corps affrontés
Des sombres choses terraines
Roule la diversité.

Une loi vindicative
Plie à des combats pareils
Ceux-là satisfaits qui vivent
Du tumultueux soleil.

Pour nous, ce n'est pas rancune
Qu'ici-bas nous échangeons
Quand cette clarté de lune
Attendrit le bois profond.

Nos chairs se sont enchaînées
Pour fondre un amour commun,
Nos lèvres entrebaissées
Respirent un seul parfum ;

Mais quand règlent le silence
Nos souffles à l'unisson,
Nous peuplons la terre immense
Du cri des désunions !

## IX

Il en est que seul peut calmer
L'alcyon solitaire
Quand ils traînent sur cette terre
L'amertume d'aimer.

Épiant que le cri s'élève
De l'exorable oiseau,
Comme eux je parle sur la grève
Au silence des eaux.

Mais quoi ! pour une amour ravie
Au gré d'un flot soudain,
Dirai-je mon mal surhumain
Et déserte ma vie ?

Bien plutôt elle prend l'honneur
Des douleurs empruntées
Qu'apporte aussitôt remportées
L'écume aux belles fleurs.

## X

Du profond océan tour à tour se relèvent
Les astres sans effort ;
Et toi, tu viens dompter, couchés sur cette grève
Indulgente, nos corps,

Amour ; mais ton pouvoir et tes lâches étreintes
Ne veulent que la nuit,
Et tu verras monter avec l'aube ta crainte
Sous la brume qui fuit.

Tu succombes, Amour ; mais le dieu qui t'accable
Est lumineux et fier
Et seul il sait dompter de ses traits implacables
Le bouclier des mers :

La clarté va rompant le tissu de tes charmes,
Telle d'Endymion
Réveillé, se dissipe en dépit de ses larmes
La couche de rayons.

Alors, que vaudra donc contre toi l'aube sombre
Du soleil souterrain ?
Vois, par-delà le jour elle croît, et son ombre
Assaille le matin.

## XI

Je ne blâme pas aujourd'hui
Le sort dur et frivole
Qui sut engloutir nos paroles
Dans la muette nuit.

La fortune t'a, courroucée,
Ravie hors de saison ;
Mes tendresses déjà les ont
D'autres bras enlacées.

Mais ta vie, est-elle de moi
A présent si lointaine
Qu'elle ne fuie avec la mienne
Dans un égal effroi ?

Comme moi déjà fléchissante,
Sais-tu pas que tu meurs ?
N'as-tu pas la même terreur
De l'automne approchante ?

Sais-tu que sur ton jeune front
Mes rides se devinent
Et que je compte en ta poitrine
Les coups qui nous tueront ?

## XII

Jadis devant la lente et l'agreste nature,
Le temps, dans le silence épars,
Mourait en moi ; ma vie allait à l'aventure
De départ en départ.

Mais lorsque tu parus, rompant ma solitude,
Notre crime fut tel
Que d'espérer sauver la face et l'attitude
De ces instants mortels.

Qu'importe ! Amour dira si deux corps le contentent,
L'un à l'autre soumis ;
Et le temps retenu sur le bord de sa pente
Par notre double cri,

Dira si de l'orgueil était fausse l'amorce
Pour avoir un moment
Sous ma lèvre dompté ta lèvre et sous ma force
La force du présent

## XIII

Étendue au milieu de ces herbes mobiles
Et prêtant l'oreille au ruisseau,
Quelle peur de ton corps couché comme au tombeau
Émeut tes mains fragiles ?

Tout brûle et se consume en cette heure de feu
Sous ce corps fait de cendre ;
Aussi de quel amour est venu te surprendre
Ce monde ruineux !

Notre cœur transformé renflammera les choses
Si le soleil s'éteint ;
De ces arbres chenus les lierres et les roses
Sont un étai divin ;

La guirlande de tes bras
Qui passe les roses claires ?
Sur la route familière
Bellement tressés nos pas ?

Mais que le temps ne transmette
De tes yeux la fixité,
Ni de ta bouche inquiète
La tremblante humidité,

De peur que de nos étreintes
Ne se lèvent à présent
Et l'espérance et la crainte
De ton souvenir naissant !

## XV

Craintive, voici l'ombrage
De la pluvieuse nuit
Où l'approche de l'orage
Éveille un humide bruit :

Comme tremblent sur nos têtes
Les feuilles, voilà-t-il pas
Ta beauté trop inquiète
Pour se complaire à mes bras ?

Vers l'avenir, si trop vite
Il bat, ton précieux cœur,
Et le mien qu'il précipite,
De tard mourir ont-ils peur ?

Même l'instant solitaire
Que dans l'ombre nous vivons,
L'étreinte que nous avons
Liée à la vaste terre,

Et la nuit qui nous entend,
Plus que nous sont périssables :
Écoute donc comme un sable
Notre amour muet coulant.

## XVI

Amour, on dit ton délire
Semblable au vent furieux
Et qu'il faut craindre tes yeux
Tragiques sur ton sourire.

Mais aux cœurs dignes tu n'es
Que porteur de douce offrande,
Non pas tel qu'on l'appréhende
Chasseur des sombres forêts.

Comme un passant de l'orage
Rit, sous un toit raffermi,
Baisant la nuit ton visage
Détesté, je t'ai promis

Des étreintes infidèles
Qui n'imitent les liens
Du jour que furent tes ailes
Prises chaudes dans mes mains.

## XVII

Aminte, il faut penser qu'en un coffre sévère
Un jour seront enclos
Ces membres qui sont vifs comme sous la lumière
Les plus jeunes ruisseaux.

Et déjà, tu le sais, sous des terres diverses,
Herbe, sable ou rocher,
Tant de corps que fondit un amoureux commerce
Dans l'horreur sont couchés.

Bien que se soient tenus et leurs doigts et leurs lèvres
Dans l'espace cédant,
L'un de l'autre à jamais les éloigne et les sèvre
Un solide océan.

Comme eux, fixés pourtant dans la même attitude,
Désunis nous serons,
Comme eux que le tourment de cette solitude
Déjà sèche et corrompt.

Mais puisque le destin nous promet immobiles
Sous des sols étrangers,
Notre faute, ce fut de la jeunesse agile
Les amours échangés.

## XVIII

Quand de ces jours amoureux
A ta gloire injurieux
Te reviendra la mémoire,
Lors tu te repentiras
De cet âge qui t'aura
Fait céder à sa victoire ;

Et déchu de tes fiertés,
Tu verras, épouvanté,
De tes fautes éphémères
Revenir à toi le flot
Comme monte le galop
Marin des vagues amères.

Toi qui feignis sans raison
A des corps faits de limon
Des louanges immortelles,
Tu t'en iras lamentant
D'apprendre comme le temps
Défait les formes charnelles,

Que les bouches dont tu pris
Jadis les baisers fleuris,
Ne sont que lèvres osseuses,
Que les voix où tu te plus
N'ont que pleurs inentendus
Aux rives silencieuses.

Alors, tu regretteras
D'avoir enchaîné des bras
Aux bras de la mort avide,
Et défié le trépas,
Toi peut-être qui mourras
Sans avoir connu les rides.

Mais tu n'auras, expirant,
Pas même l'orgueil dolent
De lier à ta ruine
Ni les hommes en labeur
Ni les choses ni l'erreur
Qui sourd des sources divines :

Tes fils, conçus sans effroi
Et subornés comme toi,
Ne vivront pas moins superbes
Et condamnés à leur tour
Ne dormiront pas moins sourds
Sous la nouveauté des herbes.

## XIX

Les bois sont plus légers, et la plaine où tu passes
Lourde de la moisson ;
Ta chevelure au vent plus libre s'entrelace
Que les herbes ne font.

Le soir ayant jeté les blés et leur dépouille
Sur l'onduleux sentier,
Tu reviens les foulant, et la rosée y mouille
Comme les fleurs ton pied.

Hélas ! en repassant sur ces tiges rebelles,
Seul le temps les courba ;
Tout ce que tu fauchais en ce lieu s'amoncelle
Pour assourdir tes pas.

ue n'imite l'Amour des retours de l'automne
Le silence charmant ?
froisse dans nos cœurs des débris qui résonnent
Comme des ossements.

## XX

Sur un mode qui ne se lamente
D'excès de peine ni de gaîté,
Changeant comme vos larmes changeantes
Et par de rares lyres tenté,
Je veux, Aminte, ô tendresse absente,
Sur moi vos tristesses irriter :
Que n'êtes-vous pour l'heure propice
Sur la terrasse cherchant nos pas
Et déplorant comme s'alanguissent
D'être libres de mes bras, vos bras !
Pliante sous le poids du ciel chaud
Comme sous les yeux qui vous désirent,
Plus lasse que les mouvants rameaux
Que délaisse l'oublieux zéphire,
Mais toujours brillante du sourire

Qui vaincra l'horreur de mon tombeau...
A l'instant qui bat semblablement
Dans nos cœurs séparés de l'espace,
Sans doute, Aminte, sur les terrasses
Vous croisez vos vestiges charmants ;
Et de la plaine à vos pieds soumise
Et des rives du fleuve grondant
Le cri des chiens rompt le soir mortel ;
Les trains, dans la paix qui les méprise,
Halètent vainement ; et le ciel
Et le lac se varient de nuages
Et de feux navigants ; et ton âge
Fuit, Aminte, sans que le cruel
Destin rapprochant nos deux visages
Fasse joindre nos regards charnels.

## XXI

Aminte, tressons nos jours
Comme une belle couronne
A l'instant que nous les donne
La largesse de l'amour.

Le bonheur ne rend esclaves
Que ceux qu'il a délaissés :
Ceux-là vainement se lavent
Dans le fleuve aux trépassés ;

Ils laissent sur l'autre rive
Le plaisir de leurs regards
Et leurs regrets les poursuivent
Comme un vol d'oiseaux criards.

Nous, plus libres que des ailes
Passant des flots agités,
Fuyons les douleurs qui scellent
L'humaine servilité ;

Tandis que les autres pleurent
Leurs chagrins trop tôt guéris,
Du bandeau brillant des heures
Nos cheveux restent fleuris.

## XXII

Ainsi que des eaux légères
Qui se plaignent à tes pieds,
Aminte, entends les bruyères,
Faible voix de ce sentier.

Ton pas encor les oppresse,
Tout chargé de mon bonheur,
La plus vivante jeunesse
Est trop lourde pour ces fleurs.

Quel jeu de tes mains agiles
Ne blesse le ciel ténu ?
Quel repos du sol fertile
N'étouffe sous ton corps nu ?

Même outrageant la distance
Qui compose l'univers,
Tes yeux jusqu'à moi s'élancent
Brisant les cercles de l'air ;

Et notre amour ne prend flamme
Qu'en éveillant le repos
Qui fait les corps et les âmes
Séparés comme au tombeau :

Tremble qu'un jour la vengeance
De tout cet ordre insulté
Ne recouvre de silence
Mon orgueil et ta beauté.

## XXIII

Si la lune familière
De ces arbres confidents
Vit s'abaisser tes paupières
Vers les baisers assaillants,

Si je garde en mes prunelles
Tes gestes vaincus et doux
Qu'une lenteur éternelle
Transfigurait tout à coup,

Une amitié qui ne puisse
Succomber sous nul hasard
Unira comme complices
Désormais tous nos regards.

Car les yeux, dessous l'énorme
Charge de l'obscurité,
Regretteront non les formes
De l'air et de la clarté,

Mais bien les simples images,
Fleurs du monde lumineux,
Que composaient au passage
Des corps en secret heureux.

## XXIV

Écloses de la lumière
Revivante du printemps,
Nos amours ne s'allumèrent
Que de désirs triomphants,

De l'instinct qui par la plaine
Unit les fiers peupliers,
De la joie aux cieux qui mène
Les globes sans fin liés.

Mais que seraient-ils sur terre
Si nous avions, plus humains,
Confessé quelle misère
Est commune à nos destins ?

Heureux si d'une trop douce
Pitié nous sauva l'orgueil
De ces amants qui repoussent
La triste offrande du deuil !

Sans lui, nourri de ces peines
Que nous vaut un faible corps,
L'amour serrerait nos chaînes
Jusqu'aux rives de la mort.

## XXV

Pareille à la saison d'automne décevante
Où court la feuille sous nos pas,
Ton cœur est fugitif comme un oiseau que tentent
Les étranges climats.

Mais je connais en toi que de ruses diverses
S'arme la même fermeté,
Car je revois toujours, à l'heure qui disperse
Les dépouilles d'été,

Ces saules envahis d'une brume modeste,
Honneur de nos mois pluvieux,
Et qui feignent courbés l'image d'un beau geste
Qui lisse des cheveux :

La moins fidèle encore est captive du rêve
Qui la tint une fois
Et les ondes dans l'air se propagent sans trêve
De sa trompeuse voix.

## XXVI

Aminte, le jour où le fil fatidique
Tombera des mains de vos stériles sœurs,
Allongerez-vous sous un linceul pudique
Vos membres sans peur ?

Serez-vous muette ainsi que font les sages,
Ou les noirs porteurs tordant vos bras vermeils,
Vos pleurs seront-ils un rancuneux hommage
Au stable soleil ?

Plutôt délaissez la trompeuse lumière
De ce dieu nourri de nos mêmes trépas
Et qui, triomphant, de l'ombre meurtrière
Ne nous sauve pas.

Plutôt, chante-lui son déclin et sa perte,
Comme fait au soir le signe de Vesper
Qui le précipite aux ténèbres désertes
De la sombre mer !

Tout meurt avant toi, ton bonheur et tes peines,
Ton feuillage sèche et s'envole en secret ;
De ces faux-semblants charnelle souveraine
Quitte le regret.

Quand tu fouleras le sable sans empreinte
Les peuples vivants derrière toi feront
Ce bruit incertain que font les mortes plaintes
Aux bords d'Achéron.

Le jour sera nuit, si close est ta paupière
Et comme ton corps à l'espace soustrait,
Les rochers seront, jusqu'aux tombeaux de pierre,
En poudre défaits ;

Sans toi ne sera de terre qui fleurisse,
Les eaux, l'air fluide iront se dissolvant,
Le monde pesant fondra comme un caprice
De brume et de vent ;

Sans ton cœur battant ne battront plus ces heures
Que le fol amour a cru précipiter,
Et seule de nous immortelle demeure
La mortalité.

## XXVII

Va, pareille au saule incliné sur un fleuve,
Songeur éternel de son miroir fuyant,
Contempler déjà de ta jeunesse neuve
Le ruissellement :

Il chante, se presse et passe comme l'onde
Dont les flots naissants et sitôt disparus
Emportent sans cesse à des grottes profondes
Ce reflet perdu

D'Aminte anxieuse encore, et qui demande
Son image enfin jumelle à ce beau cours,
Tandis que sans cesse enflent et se répandent
Ses maux et ses jours.

Mais sache oublier, comme l'arbre et ses branches
Si tu vis ailleurs qu'au tourbillon de l'eau,
Et laisse ton cœur immobile qui penche
Plonger au repos.

## XXVIII

Puisqu'il est vrai que nous menace
Le temps dont nous mourons,
Servira pour notre rançon
Tout ce corps que j'enlace :

Ta forme et cette chair vivant
En mes mains, de ma fièvre,
Ton parfum gardé sous ma lèvre
Qui le dispute au vent,

Ta chaleur même périssable
Qui demeure à mes doigts,
Et la colonne de ta voix
Svelte dans l'air muable ;

Ah ! qu'ils périssent si mon cœur
Sait garder la souffrance
Dont il vivra dans le silence,
Défaillant et vainqueur !

## XXIX

Vois, faites pour la tendresse
Qui les rêva si souvent,
Ces collines où se blesse
L'orbe du soleil tombant,

Ce fleuve qui s'enfuit pâle
Comme ta vie au beau cours,
Et ces chemins où s'exhale
Encor l'odeur de l'amour.

Tout le décor ressuscite
De ce bonheur déploré
Pendant les saisons maudites
De l'absence et du regret.

Mais quoi ! le présent visage
Des choses ne te suffit,
Tant que le flot de ton âge
Loin d'elles ne te ravit :

Un corps libre à tes caprices,
Des yeux ouverts sous tes yeux,
Que sont-ils, si ne se glisse
Entre vous le proche adieu ?

Sinon comme déjà mortes,
Tes victoires ne t'ont plu
Et tu ne sens qui t'importent
Que les instants disparus.

## XXX

A deux corps se tenant dans une étreinte rude
Le sort ne porte plus ni craintes ni regrets ;
Mais l'absence est pour nous une autre plénitude
Et de l'éloignement il n'est plus de degrés.

Tout de même qu'unis, pour eux le temps ne passe,
Tant ils sont absolus de la nécessité,
Ainsi pour les amants séparés de l'espace
Ne se discerne point l'automne de l'été.

Que m'importent la mer et les fleuves agiles,
Le soleil orgueilleux sur les plaines sans fin ?
Quand les monts vigilants te gardent dans ta ville,
L'heure vide de toi fuit comme un sable vain.

Ah ! laissons cet amour sans profit que consument
Tels jours, et qu'à son gré tel espace interrompt :
Si les nombres humains le vêtent d'amertume,
Que lui feront nos cœurs quand ils s'offenseront ?

## XXXI

De ce qui fut plaisir et nocturne tendresse
Gardant un sombre honneur,
Pourquoi laisser ta chair périssable et ton cœur
A l'orgueil qui les presse ?

L'audace de l'amour ne nous a point lassés
Que déjà nous dévore
Le temps qui de cette heure étincelante encore
Fait un songe glacé.

Quand le poids imprévu de l'adverse fortune
Fera tourner le ciel,
L'absence guérira ta joie avec rancune
Par des larmes de sel.

Mais tu sais ce que vaut aux douleurs les plus noires
Ce cruel pansement ;
Tu chéris pour seul lieu qui fît briller ta gloire
Ton bûcher consumant,

Et disputant nos cœurs en leur excès semblables,
La mémoire et l'oubli
Ne te laissent l'amour qui t'appelle et t'accable
Vivant ni aboli.

## XXXII

O cœur insincère, mon cœur
Qui me dictes ces plaintes,
Nous poursuivons de larmes feintes
Notre fuyant bonheur.

Regrettons-nous la vaine et douce
Flamme de ses sarments
Et ses caresses qui repoussent
Le moindre enlacement ?

Tu sais trop que l'avide joie
Triomphant de nos corps
Déjà nous soumet et nous ploie
A la rapide mort.

Car, attachés à ce visage
Terrestre de l'amour,
Nous redouterions avant l'âge
L'insensible séjour.

## XXXIII

Adieu donc, Aminte, et puisqu'il faut
Abandonner ce charmant visage
De mes erreurs, feignons le courage
De nous fier aux destins nouveaux :
Épargnez-moi ces larmes tacites
Pour moi plus cruelles qu'un sanglot
Et dont le sel impur sollicite
Mes lèvres à vos faibles yeux clos.
— Telle vous serez dans ma mémoire,
Plus lointaine et plus chère toujours,
Non plus avec l'éclat illusoire
De l'orgueilleux, du coupable amour,
Mais soumise aux vrais, aux tristes dieux,
Telle souffrez que je vous étreigne
Encor toute proche de mes yeux,
Et penchée et muette d'adieux,

Déchue à jamais de votre règne
Brillant à ce monde ténébreux ;
Enlacée à mes bras comme un lierre
Qui sent l'arbre tuteur défaillir,
Comme fit, approchant la lumière,
Eurydice, que des chants sauvèrent,
Implorant de ne pas remourir.
Laisse donc que nous brisions ces chaînes
Que les dieux briseront tôt ou tard ;
Il n'est pas d'une tendresse humaine
De durer, que forgea le hasard ;
Ne prétends pas que nos cœurs survivent
A l'amour mortel qui les soutint ;
Mais, semblables aux fleurs fugitives,
Cédons sans peur au soleil éteint.
Et ne me laisses-tu pas, Aminte,
Reine constante de mon passé,
La plus vraie et plus profonde empreinte
Que veuille subir un cœur lassé ?
L'amour s'écoule, et le feu de l'âge ;
Mais la tendresse à l'été survit,

Liée à la déplorable image
Des bonheurs en leur saison ravis.
Voici donc ma pitié comme un baume
Abondant à nos deux corps glacés ;
Et sur toi, chair et déjà fantôme,
J'attendris mon stérile penser,
Et sur moi, plus froid que mes paroles,
Sur moi, plus mort que mes souvenirs,
Que l'heure désolante console,
Où je t'aime à la fin sans désir,
Au même instant que je te délaisse,
Mon plaisir, mon souci, ma jeunesse,
Las pour vivre et lâche pour périr.

## XXXIV

Beaux lieux de mon amour, à présent sans défense
Contre mon souvenir infidèle à mes maux,
Lieux plaisants à jamais, quelle reconnaissance
Vous dois-je, désormais que je suis en repos !

Délivrés de l'esprit qui vous brûla naguère,
Sans âme maintenant sous vos cieux familiers,
Vous avez le visage heureux et solitaire
D'un temple qui survit à ses dieux oubliés.

Jadis, sombres forêts et montagnes secrètes,
Le feu d'un rude été pénétrait vos vallons
Et chasseresse ardente à ses cruelles fêtes,
La nuit vous éclairait de flambeaux vagabonds.

Vous me vîtes, déçu de jeunesse et de force,
Qui poursuivais les pas de mon désir perdu,
Et parfois qui gravais les noms sur vos écorces
D'erreurs dont la fierté ne rougit même plus.

A présent, tout pareils à des rives lointaines,
Vous brillez au-delà des flots inapaisés,
Élevant vers le ciel en colonnes sereines
Les tombeaux émouvants de ce temps méprisé...

Que vous m'êtes plus chers, lieux remplis de sagesse,
Qui riez à présent d'un soleil sans émoi,
Permanents, et sauvés de l'ombre où disparaissent
Les charmes d'un bonheur condamné comme moi !

Et vous, troubles poussés de la chair indocile,
Je vous contemple enfin étrangers et glacés,
Arbres nourris de moi, souffrances sans asile,
Et de ma propre ardeur à présent délaissés :

Qu'un autre maintenant vous redonne son âme,
Décors et passions, s'il vous cède à son tour ;
Mais ne gardez pour moi qu'un reflet de ces flammes
Qu'un soir paisible allume au déclin de l'amour !

## XXXV

Chêne, sur le sentier que fourrent la bruyère
Et les brillants ajoncs,
Tu n'étends plus que l'ombre amoindrie et légère
Des rameaux et du tronc.

Le vent de ces plateaux te disperse et t'anime
D'un long tressaillement,
Mais il n'est plus déjà que le front de ta cime
Qui s'émeuve vraiment.

Tu n'accueilles ici la douleur surhumaine
D'un cœur dépris et las,
Mais mon espoir soumis aux beautés les plus vaines
Qui ne le trompent pas :

Sous ton ombrage épars, qu'Aminte semblait belle
Quand l'amour protecteur
Avec nous ranimait de racines nouvelles
Ta sénile vigueur !

## XXXVI

Ce cœur, seul de nouveau, son histoire recompte
Saluant chaque jour
D'un coupable plaisir ou d'une chère honte
Plus lointain le retour.

Mais la mer entre nous est un flot innombrable
Et sans fond est la nuit ;
L'on ne dit pas les grains qu'amoncelle le sable
Sur les corps enfouis :

Ainsi, l'amour ravi, le temps et sa cadence
Ne se mesurent pas ;
Il n'est plus de durée, il n'est plus de distance
Quand s'éloignent tes pas ;

Et sitôt qu'un départ t'exila chez les ombres,
Je sentis à l'instant
L'absence et le passé qui soustrayaient aux nombres
Et l'espace et le temps.

## XXXVII

Si tu veux que nos sorts tressent tous deux ensemble
Leurs fils pourtant divers sur la trame fondus,
Sache que ni l'amour partagé ne rassemble
Deux mortels, ni l'accord de deux mêmes vertus,

Ni la complicité de deux bonheurs infâmes
Ni l'amitié d'esprit ni deux malheurs égaux ;
Mais seule nous unit la dévorante flamme
Des bûchers et l'exil au profond du tombeau.

Songe que, poursuivant des fortunes étranges,
Nous descendons la pente, et tous d'un même pas,
Que du vivant soleil nous délivre et nous venge
Cette commune nuit où nous n'aimerons pas.

Si bien que pour sentir nos âmes fraternelles,
O toi, dont l'air pesant me sépare à jamais,
Sois pareille à mon cœur dont la révolte appelle
Comme un vin oublieux, cette coupe de paix !

## XXXVIII

Vois, nos pas confondus sur la terre s'effacent
Et de l'obscurité
Messagère, déjà c'est une ombre vorace
Qui marche à nos côtés.

Le déclin d'un beau soir aux tardives rencontres
Est sans doute promis,
Quand parmi les buissons le visage se montre
Des péchés non commis.

Ceux-là, d'un long amour enchaînés à leur faute
Ont un remords joyeux,
Mais nous traînons la honte et plus triste et plus haute
De tant de jours oiseux !

Les temps bien regrettés persistent d'existence,
Mais ce qui ne fut pas
Devient la pure sphère où vit et se balance
Le reflet d'ici-bas,

Si bien que je retrouve au passé taciturne
Tes rires et ta voix
Et dans l'obscurité de ma route nocturne
Tes yeux que je revois.

## XXXIX

Aminte, songes-tu pas,
Toi qui pèses sur mes bras
Comme une gerbe odorante,
De quel vain fardeau léger
Nos êtres auront chargé
Cet Esprit qui les enfante ?

A la façon, sur le clair
Miroir d'une calme mer,
De quelque ombre de nuages,
Passent nos spectres chagrins
Qu'un Penser forge et soutient
Sur un univers volage.

Pourquoi traîner après nous
Le fracas pesant et doux
De nos amours, de nos chaînes,
Comme font, à ce qu'on dit,
Les morts échappés maudits
A leurs geôles souterraines ?

Aminte, lorsqu'humblement
A mon regard qui te ment
Tu suspends tes yeux sincères,
Tu sembles l'oiseau qui vient
Des courroux aériens
Se fier aux eaux amères.

Cesse de chercher encor
Contre la puissante mort
Des refuges illusoires
En moi qui suis comme toi,
Déjà soumis à sa loi,
Son butin et sa victoire,

Moi qui ne suis, dans tes yeux
Fleuris, qu'un des frêles dieux
Pétris de ta même argile,
Comme toi sûr de périr
Sans laisser le souvenir
De l'ambre au vase inutile.

## XL

Trop lointaine à présent pour recevoir des larmes,
Trop chère cependant pour te vêtir d'oubli,
Des jours que j'ai peuplés de soucis et d'alarmes,
Aminte, tu n'es plus qu'un visage pâli.

Tant l'âge s'écoulant fait les âmes diverses
Qu'il t'a rendu l'amour et m'a mis en repos ;
Nul souvenir jaloux sur tes traits ne reverse
L'éclat qu'ils eurent vifs et qu'ils perdront bientôt.

Je ranime ta chair autrefois familière
Mais livrée à celui que le hasard t'élut :
En un point de l'espace il nourrit ta lumière
Des sarments consumés qu'aux cendres j'ai rendus.

Ta bouche qu'il surprend, les bruits souples imite
De l'osier qui gémit sous un pesant fardeau,
Et tes yeux mi-fermés sous sa lèvre palpitent
Tièdes à ses baisers comme des corps d'oiseaux.

Ah ! ne regrettons point l'apparence sensible
Des troubles conjurés pour faire ma douleur,
Mais de voir abolir dans une ombre invincible
Ma part abandonnée aux sombres destructeurs.

La mort, qui se promet de plus amples dépouilles,
Nous a déjà conquis notre temps disparu
Et tes charmes nouveaux, les corrompt et les souille
Le spectre de celui que je ne serai plus.

## XLI

Je te sais encor vivante,
Aminte, et peut-être heureux,
Un autre t'a pour présente
Souveraine de ses yeux.

Mais désormais que l'absence
T'a mise en mes souvenirs,
Songes-tu quelle vengeance
L'oubli prend de nos plaisirs ?

Oui, te voici déjà morte,
Mêlée à des chœurs plaintifs
D'ombres qu'agite et qu'emporte
Le vent familier des ifs.

Ni les appels ni la flamme
Des torches ni le rameau
Doré n'évoquent ton âme
A la porte aux durs vantaux,

Ni les larmes inutiles
Qui ternissent le miroir
Où ton fantôme immobile
Sourit de ne plus me voir !

## XLII

Combien vivent ainsi qu'un troupeau qui se jette
Dans un fleuve torrent
Et meurent égarés dans la foule sujette,
D'eux-mêmes ignorants !

Plus sages que ceux-là que, tel un vin, enivre
La pourpre de leur sang,
D'autres se savent nés sous le ciel, non pour vivre,
Mais pour mourir pensants :

Refusant de bâtir une tour éphémère
De leurs désirs humains,
Ils passent sans laisser plus que sur l'onde amère
De traces le marin.

Leur tertre nourrira les seules fleurs rupêtres,
Asphodèle ou chardon,
Et leurs os desséchés n'auront de quoi repaître
Les noirs oiseaux gloutons.

Consolés de périr, une entre les victimes
De la mortalité,
Touchés d'un sort commun, et traînant aux abîmes
Tout l'orgueilleux été,

Ils iront conduisant le cortège des ombres
Qui grandit derrière eux,
Et satisfaits de voir trembler devant leur nombre
Jusqu'aux dieux sourcilleux.

## XLIII

Au cours des fleuves tranquilles
S'en vont les cygnes royaux,
Satisfaits, ailes débiles,
D'être un cortège des eaux.

Mais toi, pour toujours rebelle
Au monde où tu vas flottant,
Tu te promets, infidèle
Proie, aux caprices d'Autan ;

Et ton âme s'enveloppe
De mille amours décevants
Comme la nymphe Déiope
Épousa le dieu des vents.

## XLIV

Jusqu'à cet horizon de notre humaine vue
Les vallons sont les flots de la fertilité ;
Les hommes, le soleil et la terre touffue
Y conspirent au dieu qui les a suscités.

Ils nous portent, sonnant des troupeaux et des cloches,
La rumeur d'un airain aux échos propagé,
Et le vent qui sévit aux buissons, se rapproche
Plein des cris dont le monde en labeur l'a chargé.

De la même clarté qui t'anime et t'assiège
Vivent ces végétaux qui la vont respirant,
Du même air qui nourrit les plaines sous la neige
Se réveille l'amour dans nos cœurs indolents.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Hélas ! de quel orgueil as-tu senti l'atteinte !
Ce monde triomphant de lui-même périt
Et l'aveugle bonheur comme les noires craintes
Ensemble nous incline au royaume flétri.

Retrouve donc en toi le pouvoir sombre et rude
Qui, tournant ces ardeurs en un germe mortel,
A la fin brisera la vile servitude
Dont se trouvent liés les êtres corporels.

Crains-tu que le soleil dans la nuit te poursuive ?
Si tu pleures l'amour enduré sous les cieux ?
Même outre le tombeau nos tendresses sont vives,
Car la faute est cela qui nous survit le mieux.

## XLV

Comme les océans hurleurs
S'épuisent en écumes,
Ce n'est que bruyante amertume,
Ta force et ton bonheur.

Riant, ta joie est prisonnière
Des humides échos,
Ton regard semble la lumière
Fuyante sur les flots.

Aimant, ta joie est plus lointaine
Que le front de Vesper,
Ta tendresse est comme la plaine
Déserte de la mer ;

Et dans ta voix expiatoire
Sans cesse me répond,
O Mort, le plus âpre aiguillon,
Le cri de ta victoire !

## XLVI

Soit qu'ils aient combattu sous les armes poudreuses,
Ou qu'ils aient fatigué de la rame les flots,
Tant d'hommes ont borné dans les mêmes travaux
Leur mort après leur vie humblement orgueilleuse !

Sur leur tertre amassé dressant en attribut
Le fer ou l'aviron qu'ils maniaient à peine,
Ils croyaient réjouir de leur souffrance humaine
Leurs esprits dans les morts informes confondus :

Le chasseur souterrain suit la proie insensible,
Le rustique soulève une terre sans grain,
Et sur les vains plaidants sied un juge impassible
Pour avoir bien jugé son peuple éginien.

— Mais nous qui, de l'amour éprouvant le servage,
Sommes les ennemis l'un à l'autre enchaînés,
Voulons-nous que survive au funèbre voyage
Ce bonheur sur nos corps durement acharné ?

Bien plutôt, que l'oubli nous rende solitaires
L'un à l'autre, et dans l'ombre à jamais séparés,
Ou s'il faut qu'un labeur nous astreigne sous terre,
Qu'il soit de nous haïr trop longtemps désirés.

## XLVII

Pour un cœur exilé des choses familières
Que l'hiver est cruel sous un ciel étranger !
La saison dénudée augmente sa misère
De s'être follement à sa terre engagé.

Il mêle en son regret les objets domestiques,
Son père déclinant et le temps qui s'en va ;
Le courant de sa vie est un flot pacifique,
Mais où passent les jours comme ne passant pas.

Et qu'importent les mois, les saisons, les années
Dont seulement la fuite est sensible à ce cœur,
Lorsque d'une jeunesse à déchoir condamnée
L'humaine impatience accuse la lenteur ?

Un jour quelque trépas finira sa carrière
Pour qu'il regrette enfin d'avoir pressé le temps :
Du midi, de l'aurore ou du soir la lumière
Quittera le miroir de ses regards flottants.

Il a laissé, fidèle, à des bois sa tristesse,
Son amour à des parcs qu'il eut pour confidents,
La vigueur de son corps aux plaines chasseresses,
La gaîté de ses yeux à des fleuves brillants.

Alors, des corporels quel sera son servage !
Comme ils se vengeront d'avoir reçu sa foi !
Le printemps, les jardins voileront leur visage,
Les ondes et les vents s'écouleront sans voix.

Quel sera son remords d'avoir à la nature
Disséminé son cœur amusé d'un vain bruit
Quand il verra trembler les funèbres ramures
Du chemin où ses pas retournent à la nuit !

Mais la plus grande horreur est qu'une tendre flamme
Périsse, ayant uni des êtres passagers,
Et la société que formèrent les âmes
En échangeant l'amour dans l'espace outragé !

## XLVIII

Ma taille était alors comme les lauriers droite,
Mais mon cœur était tors
Comme les durs buissons qui font la route étroite
Et déchirante aux corps.

Tel, il sentait partout cette mort qui n'entraîne
Que mes débiles jours :
Le fleuve était torrent dans une calme plaine
Et l'aube était décours.

Mon corps n'avait connu d'imparfaites étreintes
Qu'un imparfait oubli ;
Mais de fausses douleurs poussant de fausses plaintes,
Qui dira s'il gémit ?

Oui, qui dira si j'ai, comme âme sans courage,
Trop tôt le soir aimé
Qui hausse sur le front de ces sapins sauvages
Vesper inanimé ?

## XLIX

Laisse le ciel sans visage
S'endormir avec splendeur
Comme ces morts des vieux âges
Sous le masque d'or trompeur ;

Laisse la terre épuisée
Chasser d'un sommeil pesant
Ses parfums et ses buées
Comme un songe tourmentant,

Et les plantes qui se donnent
D'un tremblement amoureux
A l'obscurité d'automne
Comme à l'étreinte d'un dieu,

Et dessous la nuit profonde
Succomber le vent trop las
Comme un sang lorsque les ondes
S'en arrêtent au trépas.

Laisse quitter son tumulte
L'univers enfin glacé,
Sans plus craindre qu'il t'insulte
D'un déclin bouleversé.

Non, il périt en silence,
Sans lumière et sans désir ;
Le temps même se balance,
Lent et près de s'engourdir.

Et toi, si longtemps esclave,
Voici le moment vengeur
Non de briser des entraves
Qui tombent de leur lourdeur,

Mais, d'âme non plus craintive
Que cette sérénité,
Cédant aux funèbres rives
Tes yeux mêmes révoltés,

De léguer à l'impuissance
De cet univers dormeur
Ta douleur et sa constance
Pour renflammer sa torpeur.

## L

Sans peur écoute avec moi
La triste et prudente voix
Qui s'élève de la terre
A cet instant que les fleurs
N'insultent plus aux dormeurs
Sous la lame solitaires :

De pluie et d'herbe envahis
Et d'un repos asservis
Qu'ils voulaient pour récompense,
Ils disent non le regret
Du jour, de l'amour paré,
De l'esprit, de la science,

Ni, satisfaits, le conseil
D'aller nombreux au soleil
Rendre d'éternelles grâces,
Mais l'horreur d'avoir été
L'ardeur, l'espoir, la fierté
Mensongères de leur race.

— Ah ! ne brûlons pas nos jours
A ce feu de nos amours
Si prompt à laisser des cendres,
Et ne pressons pas nos cœurs
Puisque de ne rien attendre
Est devenu leur honneur !

## LI

Je t'admire, Aminte assurée et joyeuse
De ne point penser que tu t'en vas mourant
Et de vivre ainsi qu'aux pâtures heureuses
Les troupeaux courants,

Sans voir que la nuit hausse sur les collines
L'astre noir qui luit aux hôtes des tombeaux
Et comme en chantant l'Atlantide marine
Sombre sous les eaux.

Ceux-là qui, vivant, auront pensé qu'ils vivent
Et compté le temps qui leur est dévolu,
Ceux-là n'auront eu de l'une à l'autre rive
Qu'un radeau rompu.

Sur des ais déjoints et promis à l'abîme,
Au long de leur âge ils trembleront sans fin
Jusqu'au jour amer où s'écroule des cimes
Le foudre divin.

Alors, châtiés d'un orgueil éphémère
Ils seront traînés par des cycles affreux
Où le temps, l'espace et la belle lumière
Éteindront leurs feux.

Et tandis que, pris par un vaste silence,
Dans l'ombre d'angoisse ils iront se perdant,
Vous serez, Aminte et votre descendance,
Un monde abondant :

Arbres abattus, en colonnes puissantes
Vous ressurgirez pour soutenir le ciel,
Car même la mort d'une forme accidente
Vous tire éternels !

Heureux donc sur tous celui-là qui sans âme
Va comme paissant l'herbe de son chemin,
Et, sombre avec l'ombre et clair avec la flamme,
Vieillit sans chagrin,

Mais lorsqu'on l'appelle à la porte d'ivoire
Du cortège en pleurs détourne ses yeux clos
Et laisse à jamais au fleuve sans mémoire
Flotter son repos !

## LII

Pour un cœur libre du temps,
Qu'importe cette menace
Que chante à toute sa race
Le chœur des morts obsédants ?

Pareille aux voix qui poursuivent
Le passant d'une forêt,
La mémoire le suivrait
De cent beautés fugitives ;

Mais il va fermant les yeux
Comme dans leur tombe noire
Ceux que perd le ruineux
Décor d'une fausse gloire,

Et secouant à ses pieds
La terre même natale,
Et de son ombre fatale
Séchant l'herbe des sentiers.

Hors de sa volonté triste
Rien ne renaît ni survit,
Combien qu'après lui subsiste
L'écho de pleurs abolis,

Si son âme patiente
A toute douleur de chair
Fut une conque où lamente
L'inapaisable univers.

Et toi, mon cœur, que de fortes
Chaînes veulent retenir,
Vois, tout un monde t'escorte
Pour t'empêcher de mourir.

Les grands arbres fantastiques
Accourent sur les coteaux,
Les vents ameutent l'antique
Troupe des bois et des eaux ;

L'herbe conserve ma course
En vestiges ingénus ;
Mon visage est dans les sources
Sous les saules chevelus :

Nul ne sait qu'à mon passage
Succède un oubli pressé
Qui s'étend comme un sillage
Jusqu'aux rives du passé.

Après moi, l'humaine foule
Sera plus vaine soudain
Que l'essaim d'ombres qui roule
Sur les fleuves souterrains.

Ce n'est pas seule ma cendre
Qu'un triste vase enclora,
Mais le soleil, et le tendre
Sable des mers, et déjà

Sans attente de renaître,
Les astres évanouis,
Comme au sourcil de son maître
Un troupeau timide enfui.

## LIII

Heureux dont la mémoire habite une île claire,
Célèbre par ses dieux, ses vignes et ses bois ;
Heureux qui peut nourrir aux rives étrangères
Un amour sans remords dans un bonheur sans loi !

Heureux qui s'est senti croître, mûrir et vivre,
Puis sécher et mûrir comme un plant vigoureux ;
Mais plus heureux celui que son penser délivre
Quand le retient l'écorce et les rameaux grumeux !

Celui-là, respirant, ne sait pas qu'il respire,
Souffrant, il ne sait pas s'il a jamais pleuré,
Et l'amour ni l'orgueil n'ont forcé le sourire
De l'homme qui demeure avec les morts secrets !

Les autres sont courbés sous le temps homicide,
A creuser leur tombeau follement empressés,
Et leurs pas vont foulant aux feuillages humides
Par l'automne flambant leur bûcher amassé.

Ceux-ci se pourriront sous la terre déserte,
Revêtus de brouillard insensible et d'oubli ;
Prisonniers dans l'airain de leurs formes inertes,
Ils expieront l'erreur d'un âge mal rempli.

Mais nous, tel le passant d'une côte lointaine
Qui s'arrête attentif au bruit des flots profonds,
Nous aurons deviné la victoire certaine
De l'immobilité sur les cœurs vagabonds.

## LIV

Le bonheur ne fut pas de voir ces heures belles,
Mais de sentir trembler leur règne menacé :
L'éclat sitôt revu de tes lèvres fidèles
N'est plus qu'un des regrets brillants dans mon passé.

Aujourd'hui c'est moi seul qu'à jamais je déplore,
Je demande ma trace aux herbes du vallon,
Mes paroles au creux de ces roches sonores,
Mon image à ces eaux qui glissent sous les joncs.

Désormais, évitant de mourir davantage
Dans ce que nos amours livreraient au destin,
Ne te laisse charger, en ton frêle courage,
Que de ces maux obscurs, nés de ton propre sein.

## L V

Quand l'été fit toucher nos désirs solitaires
Et nos lèvres brûla de son feu rajeuni,
Les champs et la clarté dans l'instant nous semblèrent
Complices du destin qui nous avait unis.

Deux cœurs ainsi forgeaient l'unité qu'ils adorent,
Tels sous la même ardeur deux métaux confondus,
L'un à l'autre alliant ce qui manquait encore
Au désir qu'ils menaient sous les astres perdus.

Mais loin qu'un ordre en eux s'achève et se couronne,
Poursuivant le combat des amants inégaux,
L'un durement triomphe aux fiertés que lui donne
L'autre âme qui ployant déplore son repos.

## LVI

L'oubli monte déjà de ces erreurs lointaines,
Le deuil d'avoir vécu seul les éclaire encor
Si bien qu'à les pleurer mon esprit qu'il ramène
N'est qu'un flambeau tremblant qui fume sur les morts.

Avec mon âge las retombent à la poudre
Ses yeux touchants, son cœur sous la honte ingénu,
Et dans ma volonté je laisse se dissoudre
Le monde qui défaille et ne se soutient plus.

Livre donc au destin la part que tu résignes
D'un amour où vécut l'univers reflété ;
Sans doute n'est-ce pas une proie assez digne
Que ce passé trahi, pour sa cupidité :

Mais ce front, si déjà le dévorent les rides,
Ce regard, s'il n'est plus qu'en tes songes brillant,
Qu'ils soient l'otage aimé de ces gouffres avides
Que tu veux décevoir, et mortel cependant !

## LVII

Pourquoi donc agiter les torches poursuivantes
Du regret, du remords, ô flammes du passé ?
Nul mort n'a le loisir de remonter la pente
Qu'il suivit en silence et les regards baissés,

Sinon l'ombre amoureuse, aux ténèbres fatales
Reprise par des chants et rendue aussitôt ;
Des yeux impatients perdirent cette pâle
Amante encor timide au sortir du tombeau.

De ce que tu vécus rien n'attise à cette heure
Ton feu qui veille encor sous tant d'obscurité,
Et l'amour de jadis ni l'orgueil ne demeurent
Auprès de ton courage à son calme arrêté ;

Mais bien l'air qui ton corps équilibre et dilate,
Et qui te fait survivre à des maux crus divins,
Mais la mémoire enfin paisible, et non ingrate
A ces jours émouvants fleuris sur ton chemin.

## LVIII

Quel reproche aujourd'hui lancer à la fortune ?
Que regretter d'un sort inégal à l'espoir
Si l'ardeur de souffrir ne fut pas la commune
Tristesse qui s'envole entre l'aube et le soir ?

Le bonheur assiégeant est pour les âmes rares
Plus funeste qu'aux champs les arides étés :
Opprimés du sommeil, les hommes se préparent
Une tombe où dormir sans rêve et contentés.

Mais nous, jusqu'au seuil noir secrètement rebelles
Contre le jour trop lent et le déclin trop tôt,
Nous survivrons au temps, par l'attente éternelle
D'un dieu qui brise enfin notre sombre repos.

Déjà le seul hasard en dépit de mes fautes
Me forge cet amour de songes recouvert,
Que ma volonté même est trop faible ou trop haute
Pour désirer terrestre et revêtu de chair.

## LIX

O morts, ô mes parents qui serez sous la terre
Sans force et disparus des visages vivants,
Vous m'aurez donc laissé dans l'âge solitaire
Où les foyers épars ne se vont rallumant,

Sachant bien qu'après vous, sans amour qui m'escorte,
Je devrai finir seul mon chemin déserté
Et que pourtant mon âme en secret n'est si forte
Que d'atteindre sans peur à l'immobilité.

Ah ! qu'enfin cette image entre toutes affreuse
De vos pleurs, de vos doigts qui me cherchaient en vain
Ne m'enseigne déjà qu'en une geôle creuse
Contre le dur linceul vous lacérez vos mains,

Que pour les morts l'espace et le temps qui reculent
Ne font pas les regrets et l'exil moins pesants
Et que cet abandon dès le monde simulent
Ceux-là qui sans autrui se laissent vieillissants !

Mais dites que les cœurs, ayant passé le fleuve,
Retrouvent leurs amours en visages pâlis
Et que m'ayant frayé cette commune épreuve
Vous n'avez point goûté les ondes de l'oubli.

## LX

Tels, d'une mer obscurcie
Passant la vaste fureur,
Les alcyons ne se fient
Aux nuages voyageurs,

Telle, ô douleur toujours vaine,
Vole, et pleure ton repos :
Ni quelque infortune humaine
Ni le ciel n'est ton bourreau.

Vole, et sans cesse demande
Ta vengeance ou ton secret
A ces échos qui te rendent
Un double abîme muet.

Vole donc, faiblesse ailée
Entre deux mondes déserts,
Priant les vagues salées
Comme les flots de l'éther

Et n'ayant rien qui réponde
L'amitié d'un même cri,
Sinon la plainte profonde
Que nul mal ne nous apprit,

Mais que, libre et solitaire,
Tire de son propre sein
Celui dont la bouche amère
Goûte au fleuve souterrain !

## LXI

De ce pâle hiver sylvêtre
Cœur à demi terrassé,
Te faudra-t-il donc renaître
En d'autres cœurs insensés ?

Lorsque tu vois, délicate
Aube des jours infernaux,
Le cours oblique d'Hécate
Glisser entre les rameaux,

Voici dans la nuit déserte
Les vents sombres ameutés
Soufflant à la terre inerte
Une âpre immortalité :

Déjà fond avec la neige
Ton malheur même inconstant,
Déjà la liesse t'assiège
Du bel univers plaisant,

Déjà les nuits se rallument
De mille mondes nouveaux.
Ah ! qu'au moins sans amertume
Tu choisisses pour tombeau

La terrestre solitude
Sous un sol noir dévasté,
Et qu'honore et que dénude
Ta propre stérilité !

## LXII

Pleurerai-je ceux-là qui laissant sur la terre
Comme de vains rameaux leurs beaux corps abattus,
Lancèrent au soleil leur plainte et leur colère,
Rebelles impuissants, de ne refleurir plus ?

Regrettant leurs amours, hôtes de doux ombrages,
Et leur sol qui pour eux ouvrait joyeusement,
Devant le noir destin ils voilaient leur visage
Et furent immolés comme un troupeau tremblant.

Ceux-là devaient remplir, aidés de la fortune,
Un long cercle de l'âge, et sous de simples lois
Passer d'un ferme pas sur les routes communes,
Enguirlandés d'enfants, et plus sûrs que les rois.

Pour eux eussent au loin prospéré des prairies
Et des forêts baignant dans un noble canal,
Afin qu'à leur déclin les familles fleuries
Accrussent et leur nom et leur bien sans rival.

Ceux-là se convaincront, à l'heure vengeresse,
De tout laisser des biens qu'ils acquirent au jour
Et seuls, comme arrachés de toutes leurs tendresses,
La brusque obscurité les couvre sans retour.

Leur âme j'imagine et craintive et dénue
Qui priera le passeur près du fleuve grondant,
Et près de voir monter les rives inconnues,
Tremble de la saveur étrangère du vent.

Mais d'autres moins touchés des erreurs de la foule,
Sans ce vain désespoir céderont au tombeau
Et comme accompagnés d'un ordre qui s'écroule
A l'inférieure nuit demandent leur repos.

## LXIII

Le destin a voulu nous garder solitaires
Et que chaque mortel fût à l'autre étranger ;
Nul dieu n'a commandé qu'une amitié sur terre
Aux êtres dépendants pût son feu propager.

Sur la terre combien sont de doux paysages
Faits pour nos deux regards, mais qu'un seul aura vus ?
Combien compterons-nous dans le cours de nos âges
D'instants que nous n'aurons pas ensemble vécus ?

Pour quelques souvenirs qui demeurent complices
D'un passé que nos cœurs ne laissent d'oublier,
Combien de ces pensers qui mon âme nourrissent
Insoupçonnés de toi, me restent singuliers !

Aussi, loin d'irriter notre vaine infortune,
Sachons que nos amours ne se rejoindront pas
Sans avoir médité quelle route commune
Nous conduit enlacés vers un même trépas

## LXIV

Plaine de souvenirs sous la brume étendue,
Arbres penchés au long de ces nobles coteaux,
Chaque nuit qui survient vous change et restitue
En cette fixité d'un univers plus beau !

La voix des chiens plaintifs, le silence l'opprime
Et les cris de ce monde agreste ou citadin
S'élèvent en rumeur des terrestres abîmes
Pour composer son chant sous un ordre divin.

Ainsi disparaîtront sous les ombres mortelles
Les corps et leur conflit, les cœurs et leur amour :
Une commune paix viendra confondre en elles
Les tristes mouvements de qui vécut un jour.

Le tumulte qui bat les veines animales
Déjà quitte la terre immobile et sans voix
Et Dieu, tel un vautour, échappe des rafales,
Balancé dans son vol sur la cime des bois.

Mais, comme un bon marin à l'heure d'épouvante
Où les flots vers sa voile accourent irrités,
Se dressent la révolte et l'horreur vigilante
De mon cœur qui résiste à cette obscurité.

## LXV

Par les prés, les forêts, les buissons,
Quand elle poursuivait Proserpine,
Courait la déesse des moissons
Dont le char fleurissait les épines ;
Quittant parfois ses chevaux lassés,
Cette souveraine des montagnes
D'un pas divin défie, accompagne
La course agile des flots pressés,
Soit qu'elle descende les rivières
Lumineuses, soit qu'aux doux ruisseaux
Elle jette courbés les roseaux
Sous le poids de sa tristesse fière.
Et seule en cette hâte la suit
L'odeur des bois que le soir soulève
Ou le vent qui d'une haleine brève
Porte aux corps les frissons de la nuit.

En vain pour la déesse fuyante
Sous le feuillage on fait retentir
Le bel éclat des fêtes dansantes :
Elle passe au loin sans les ouïr ;
Car ce qu'elle poursuit, sa tristesse
Lui tend infatigable ses bras.
Et moi, tout semblable à la déesse,
C'est ma douleur secrète sans cesse
Qui commande et détourne mes pas.
Et je cours dans cette obscure vie
En vain croyant au sol retrouver
Ta forme à mes étreintes ravie,
Ton image que sut enlever
Le dieu jaloux des chairs enfouies.

## LXVI

Alors que les dangers de ta faiblesse avides
Peuplent l'air que bientôt tu n'aspireras plus,
Hélas, pourquoi sentir et si fade et si vide
Couler le temps des jours si vilement perdus ?

Chaque nuit qui descend réveille une épouvante,
Chaque aurore renflamme une autre hostilité
Et sur les flots heureux des plaines renaissantes
Passe en vain pour les morts le souffle de l'été.

Bientôt la terre même aura perdu tes traces,
Tes yeux ne sauront plus le soleil aboli,
Et comme un qui descend dans un sable vorace,
Tu coules sans lutter au fond de ton oubli.

Oui, déjà disparu de tes propres tendresses,
Revêtu de ton deuil et vaincu sans combat,
Tu ne sais retenir le jour qui te délaisse
Ni retarder le sort qui te joint à grands pas.

## LXVII

Écoute, tandis que vibre
L'écho de mortels airains,
Ta tristesse seule et libre
Sous ton front resté serein.

Garde que la mort bruyante
Ne te recouvre endormi,
Comme une forêt qui chante
Au bord d'un gouffre ennemi,

Et parfumée et sonore
D'oiseaux vifs et de poisons,
Ouvrant une fausse aurore
Sur des ténèbres sans fond !

Sans doute après toi la terre
A nouveau triomphera
De tous ces corps, solitaires
Décombres de nos combats :

Monts rasés où d'autres herbes
T'aboliront corrompu,
Et d'où descendra superbe
La vigueur d'autres tribus,

Rumeur sur les plaines mûres
De tous nos pas disparus,
Plainte dans la nuit obscure
De tant d'esprits confondus,

N'aurez-vous point, pour les races
Oublieuses des tombeaux,
Le reproche et la menace
Qui détruisent leur repos ?

Si quelques amours reviennent
Mener ici leur secret,
Que les coteaux, que la plaine
Aux revivantes forêts

Se voilent d'une poussière,
Nuage aux cendres pareil,
Qui s'élève funéraire
Pour offusquer le soleil !

Que de l'horreur souterraine
Leurs fils aillent prévenus
Et qu'au milieu de l'humaine
Floraison, déjà déçus,

L'épouvante du silence
Rompant leurs baisers glacés,
Ils écoutent sans défense
Les souvenirs délaissés

De nos déroutes communes
Revenir soudain bruyants
Comme des chiens aboyants
Sous le règne de la lune !

## LXVIII

Comme s'en va sous la flamme
L'esprit léger des sarments,
Ils sont partis, ô mon âme,
Tes frivoles battements.

Autrefois, comme attentive
Sur les gouvernails du temps,
Tu voyais changer les rives
De ta vie au flot puissant ;

Mais à présent tu sommeilles
Dans un monde sommeillant,
D'une main toujours pareille
Tu vas tes jours effeuillant.

Autour de toi se succèdent
Dédaigneuses les saisons
De nuire ou venir en aide
A ce cœur sec infécond.

Rien ne fleurit plus sur terre,
Les souffrances ni l'espoir,
Et des peines coutumières
Ne luit plus même un beau soir.

Espère donc, opprimée,
De survivre comme ceux
Qui méprisant renommée
Servent de modestes dieux,

Mourant, se vouent en offrande
Aux vivants de leur pays
Et comme tombeau n'attendent
Qu'un sol de gloire envahi :

Leur mémoire non superbe
Gît comme les ruisselets,
Onde éparse dans les herbes
En miroir écartelé.

## LXIX

Un jour, si le destin me donne de survivre
A ceux qui sont déjà lacérés et gisants,
Peut-être me verrai-je, à l'heure qui délivre
Et les odeurs du soir et les pensers dolents,

Au déclin d'un été, sous de nobles ombrages,
A l'agreste barrière assis, les bras croisés,
Et regardant le ciel au-dessus du faîtage
D'un vieux toit, élargir un royaume apaisé.

Alors, que de la terre échauffée et puissante
Ne monte pas l'odeur de la fécondité,
Que le feuillage obscur à la nuit descendante
Succombe, sans mouvoir les plis de sa fierté !

Car nous accuserons cette paix mensongère
Où même le trépas semble un chemin fleuri,
Et la fausse langueur et la face étrangère
Qu'ont prise pour les morts les champs et les pourpris,

Le sol où vont germant tant de haines fécondes
Comme l'orage amer sous le calme des flots,
Et ce silence enfin où le conflit des mondes
Roule comme une ardeur secrète de complots !

## LXX

Aminte, est-il donc vrai que des choses vivantes
Vous demeurez encor, honneur ou bien péché,
Et commise à sauver d'entre tant d'épouvantes
Notre amour qui déjà sous la faux est penché ?

Le monde que poursuit la divine colère
Lacère à grand émoi sa robe de plaisir,
Et se voyant touché des flammes justicières
Il y jette le faix de ses impurs désirs.

Autour de moi, les morts habitent les prairies
Et vous voici, liesse acharnée à mon cœur,
Et vous, jeune regard des passions fleuries,
Et vous, bouche tremblant d'une timide ardeur !

Qui se rappelle encor vos bouches, vos prunelles
Souriantes en fleur au jour qui les aimait ?
Tous nos yeux sont voués aux ténèbres mortelles,
Nos bouches sans baisers et sans voix désormais.

Votre reflet nous suit au fond de l'ombre noire,
Pour une heure animant nos spectres déjà vains,
Et c'est nous qui montons par la porte d'ivoire
Vers votre jeune corps dense de sang humain.

Prenez garde qu'un jour ne revienne en vos rêves,
Palinure plaintif de ses égarements,
L'ombre de tous ceux-là qu'attarde sur la grève
Le regret de vos bras et du soleil charmant.

Laissez-les, amoureux d'une sombre victoire,
Précipiter aux morts leur force et leur ardeur ;
La jeunesse pour vous fait lever d'autres gloires,
Héros déjà voilés, vous n'êtes plus leur sœur.

Cendre, ils ont déjà peur de votre claire flamme,
Et pour eux, approchant d'un asile plus sûr,
Vous êtes la tunique ardente que leur âme
Craintivement dépouille au bord du fleuve obscur.

## LXXI

Quand j'aurai chanté, comme un ciel volubile,
L'orage incessant d'illusoires amours,
Et comme un beau fleuve illustre par ses îles
Descendu mes jours,

Que m'aura servi d'avoir, âme changeante,
Tour à tour usé des roseaux et du fer
Et tant emprunté pour ma face éloquente
De masques divers,

Régné librement sur l'empire des livres,
D'une lampe austère insultant à la nuit,
Méprisé ceux-là qui se flattent de vivre
D'un fébrile ennui

Et soudain, le soir que sonnaient dans les rues
Les durs boucliers et les pas en torrent,
(Mais sans aveugler, comme d'autres, ma vue
D'un bandeau sanglant)

Marché dans le rang de mes frères barbares,
Surchargé d'airain et plus encor d'oubli,
Vécu chez les morts, sous une terre avare
Mal enseveli ;

D'avoir, en des temps plus dignes de Minerve,
Ordonné des mots et des modes secrets,
Et gardé ma plume ingrate, mais non serve
Aux dieux ignorés,

Uni, pour l'affront d'un siècle sans langage
Le chant de Leucade à mes sombres pensers,
Et compté remplir le cercle de mon âge
En docte insensé ;

D'avoir recueilli pour une fausse Aminte
Mes soins, mes espoirs savamment irrités,
Et donné son nom à mon âme, à sa feinte
Et triste beauté,

Et d'avoir enfin connu de la sagesse
Le plus désolé visage, et pour repos
Prié le silence et l'ombre vengeresse
Des fonds infernaux ?

Que m'aura servi ce goût de la lumière,
Des corps et des sons, de l'esprit et des jeux,
Du jour que j'aurai l'argile avec les pierres
Pesant sur mes yeux ?

Rien ne servira non plus ma vaniteuse
Tristesse et l'appel aux abîmes ouverts
Lorsque sans pitié la froide mort cendreuse
M'aura recouvert :

Sentirai-je alors le deuil d'un long mensonge
Et d'avoir souffert et pensé follement,
Lorsque tant d'heureux se forgent et s'allongent
Les chaînes du temps ?

Aurai-je en regret de ces heures vivantes
L'horreur de ce noir sommeil tant imploré,
Pareil aux oiseaux forestiers qui lamentent
Le soleil sombré ?

MCMXII-MCMXIX.

# TABLE


I. — Si j'ai prié le sort ..... 9
II. — Il en est qui disent ..... 11
III. — Les oiseaux, rivaux des nuages ..... 13
IV. — De ce qu'il ne possède point ..... 15
V. — Si l'automne soyeux ..... 17
VI. — Contre le bruit des vagues ..... 19
VII. — Si je prends vanité ..... 21
VIII. — Vois, simulant la discorde ..... 23
IX. — Il en est que seul peut calmer ..... 25
X. — Du profond océan ..... 27
XI. — Je ne blâme pas aujourd'hui ..... 29
XII. — Jadis devant la lente ..... 31
XIII. — Étendue au milieu de ces herbes ..... 33
XIV. — Je ne sais ce que fera ..... 35
XV. — Craintive, voici l'ombrage ..... 37
XVI. — Amour, on dit ton délire ..... 39
XVII. — Aminte, il faut penser ..... 41
XVIII. — Quand de ces jours amoureux ..... 43
XIX. — Les bois sont plus légers ..... 46
XX. — Sur un mode qui ne se lamente ..... 48
XXI. — Aminte, tressons nos jours ..... 50
XXII. — Ainsi que des eaux légères ..... 52
XXIII. — Si la lune familière ..... 54
XXIV. — Écloses de la lumière ..... 56
XXV. — Pareille à la saison d'automne ..... 58
XXVI. — Aminte, le jour où le fil ..... 60

XXVII. — Va, pareille au saule..... 63
XXVIII. — Puisqu'il est vrai que nous menace..... 65
XXIX. — Vois, faites pour la tendresse..... 67
XXX. — A deux corps se tenant..... 69
XXXI. — De ce qui fut plaisir..... 71
XXXII. — O cœur insincère..... 73
XXXIII. — Adieu donc, Aminte..... 75
XXXIV. — Beaux lieux de mon amour..... 78
XXXV. — Chêne, sur le sentier..... 81
XXXVI. — Ce cœur seul de nouveau..... 83
XXXVII. — Si tu veux que nos sorts..... 85
XXXVIII. — Vois, nos pas confondus..... 87
XXXIX. — Aminte, songes-tu pas..... 89
XL. — Trop lointaine à présent..... 92
XLI. — Je te sais encor vivante..... 94
XLII. — Combien vivent, ainsi qu'un troupeau..... 96
XLIII. — Au cours des fleuves tranquilles..... 98
XLIV. — Jusqu'à cet horizon..... 99
XLV. — Comme les océans hurleurs..... 101
XLVI. — Soit qu'ils aient combattu..... 103
XLVII. — Pour un cœur exilé..... 105
XLVIII. — Ma taille était alors..... 108
XLIX. — Laisse le ciel sans visage..... 110
L. — Sans peur écoute avec moi..... 113
LI. — Je t'admire, Aminte..... 115
LII. — Pour un cœur libre du temps..... 118
LIII. — Heureux dont la mémoire..... 122
LIV. — Le bonheur ne fut pas de voir..... 124
LV. — Quand l'été fit toucher..... 125
LVI. — L'oubli monte déjà..... 126
LVII. — Pourquoi donc agiter..... 128
LVIII. — Quel reproche aujourd'hui..... 130
LIX. — O morts, ô mes parents..... 132
LX. — Tels, d'une mer obscurcie..... 134
LXI. — De ce pâle hiver sylvêtre..... 136
LXII. — Pleurerai-je ceux-là..... 138
LXIII. — Le destin a voulu..... 140

LXIV. — Plaine de souvenirs..... 142
LXV. — Par les prés, les forêts..... 144
LXVI. — Alors que les dangers..... 146
LXVII. — Écoute, tandis que vibre..... 148
LXVIII. — Comme s'en va sous la flamme..... 152
LXIX. — Un jour, si le destin..... 155
LXX. — Aminte, est-il donc vrai..... 157
LXXI. — Quand j'aurai chanté..... 160

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — 5-22.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

544 4
201

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002035854b

CE PQ 2639
.H18P6 1922
COO THERIVE, AND POEMES D'AMI
ACC# 1241727

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 05 14 02 6